

DIJON

samedi 10 janvier 2009

# Pont

---

Richard Abibon

Lorsque j'ai commencé à pratiquer l'analyse, j'ai été surpris de me rendre compte que je rêvais de mes analysants. D'autant plus que personne ne parlait de cela. Depuis, je me suis rendu compte que Freud en parlait, dans la *Traumdeutung* mais à l'époque, l'idéologie ambiante pesait d'un tel poids que je ne m'en étais même pas aperçu. Qui, en effet, a fait remarquer qu'Irma était une patiente de Freud ? Et que, en analysant ce rêve, Freud analyse son transfert à Irma en la confondant avec sa femme et sa fille ? Et que, ce qu'il analyse alors est son sentiment de culpabilité quant à l'échec du traitement ? Qui a noté que, dans le rêve du train<sup>1</sup>, il se rend compte qu'il se sert des paroles d'un de ses patients pour s'avouer à lui-même quelque chose d'inavouable ?

Trop souvent, tout en se défendant théoriquement de la maîtrise, les analystes la pratiquent volontiers en nous fournissant leurs interprétations, non seulement des rêves des analysants, mais encore de la place qu'ils attribuent à leur analyste dans le transfert. Mais qui se soucie de la place inconsciente que l'analyste lui-même attribue à son analysant dans le transfert qu'il contribue ainsi à forger ? Car, comme toute relation, le transfert se construit à deux. Il faut être bien naïf pour croire à la neutralité de l'analyste. Elle peut bien être idéalement souhaitée, mais si on connaît un tant soit peu l'inconscient, on sait que ce dernier, des vœux conscients, il fait bien peu de cas. La seule chose qu'on peut savoir lorsqu'on est analyste, c'est bien justement que l'on ne sait pas. Et que, donc, la position de maîtrise que supposerait la neutralité est impossible.

Or, lorsque, il y a une quinzaine d'années, j'ai commencé à parler de mes rêves dans un groupe d'études consacré à la voie royale d'accès à l'inconscient, j'ai fait scandale. Tout le monde y parlait des rêves de ses analysants et tout le monde renchérisait d'interprétations à propos de ce rêve fait par quelqu'un dont on ne connaissait pas le récit original et qui, bien évidemment, n'était pas là pour confirmer ou démentir. Comme si personne n'avait lu cette note fondamentale de la *Traumdeutung* : « La technique que j'exposerai dans les pages qui suivent diffère de celle des anciens par ce fait essentiel qu'elle charge du travail d'interprétation le rêveur lui-même<sup>2</sup> ». Certes, Freud y ajoute, plus loin dans l'ouvrage, la « méthode auxiliaire » lorsqu'on se trouve en présence de « rêves typiques ». Mais alors ceci devrait justement couper court à toute discussion, puisque ces rêves sont dits tels parce qu'ils ont toujours la même signification, universelle, dont je pourrais m'aventurer à dire, ici, qu'ils ont quelque rapport avec les archétypes de Jung. Peut-être est-ce ainsi que l'on pourrait entendre cette parole de Lacan : « L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel<sup>3</sup> ».

---

<sup>1</sup> GW II/III p. 458 ; PUF p. 388.

<sup>2</sup> GW II/III p. 102 ; PUF p. 92

<sup>3</sup> Ecrits p. 258 (Fonction et champ de la parole et du langage)

Si je rêve des mes analysants et si tous ces rêves révèlent une identification à eux, c'est peut-être tout simplement que nous émargeons à la même structure.

Cependant, non seulement Freud confirme la préséance de la méthode princeps, celle de l'association libre du rêveur lui-même, mais encore, dans un cas comme dans l'autre, ce qui compte reste la prise de parole du rêveur, c'est-à-dire le fait que, par l'interprétation, il amène « un nouveau matériel ». Ceci sera magistralement précisé par l'œuvre de Lacan, qui fait du sujet le produit de la chaîne signifiante, celui qui, se séparant de l'objet, s'avérera après coup le but de la psychanalyse. Ce qui nous intéresse n'est pas *l'objet* signification mais le *sujet* de l'énonciation. Comme l'écrit Lacan : « Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa capture dans une objectivation<sup>4</sup> », celle que l'on produit lorsqu'on parle de quelqu'un en son absence.

Je considère que l'invention de la psychanalyse est à situer en 1900, avec la *Traumdeutung* et non en 1895, avec les « Etudes sur l'hystérie ». Dans ces dernières, Freud reste en effet objectif en parlant de ses patientes. Dans la *Traumdeutung*, il opère au contraire ce renversement épistémologique fondamental : il parle de lui-même. Certes, il semble que Freud n'aie pris toute la mesure révolutionnaire de cette invention. Il ne l'a pas théorisée comme telle, et ne s'y est pas toujours tenu.

Moyennant quoi dans le groupe d'études auquel je faisais référence, l'énonciation de mes propres rêves provoqua des appréciations telles que : « tu n'as pas fini ton analyse », « si je rêvais de mes analysants, je considérerais cela comme une intrusion insupportable », et enfin cerise sur le cadeau : « c'est de la psychose ».

En quoi ils ont raison, sauf dans l'indignation : l'analyse est bel et bien interminable, et c'est le minimum, pour exercer la psychanalyse, que de s'être aperçu de cela et donc d'en faire usage au lieu d'en déplorer le fonctionnement. C'est bien d'une intrusion qu'il s'agit mais au sens où Freud en parlait dans « la négation » : il s'agit de mettre au-dedans ce qu'on aime, car c'est un effet du transfert compris pour ce qui se dévoile dans ces rêves : de l'amour. Enfin il s'agit bien de psychose au titre de cette dénomination que Lacan donna un jour à la psychanalyse : une paranoïa dirigée, nonobstant celle qu'il donna à la fin de sa vie : un autisme à deux.

Lacan me semble par ailleurs aller dans le sens du renversement que je dis opéré par Freud avec la *Traumdeutung*, lorsqu'il insiste, tout au long de son enseignement, sur cette formule : « il n'est de résistance que de l'analyste ». Elle lui vient de son combat contre la mode en psychanalyse dans les années cinquante, selon laquelle il fallait d'abord s'en prendre aux résistances... de l'analysant, qu'on appelait d'ailleurs patient. Toutefois on peut reprocher à Lacan de n'avoir pas développé cette idée fondamentale, notamment dans le concret de la cure. Alors, c'est ce que je fais.

Alors on ne devrait jamais parler des analysants ? C'est mon idée. Par contre pour faire progresser la théorie on peut s'appuyer sur un discours de l'inconscient en tant que c'est un sujet qui en fait part : *wo Es war, soll Ich werden*. Ça parle, mais Je le reprends à mon compte. Lacan : « Rien ne doit y être lu concernant le moi du sujet, qui ne puisse être réassumé par lui sous la forme du «je», soit en première personne<sup>5</sup> ».

Voici donc un exemple. J'ai fait le rêve suivant :

---

<sup>4</sup> Ecrits p. 251

<sup>5</sup> Ecrits p. 251

*Je traverse une place pleine de monde. Je cherche ma maison. En face de moi, là où je suis en train de me diriger, s'ouvre un passage vouté sous une maison. Je m'apprête à passer dessous, quand je m'aperçois que l'appartement au-dessus de ce passage est un lieu où j'ai vécu autrefois. C'était un endroit vieux et sale où je n'avais pas aimé vivre. Un ouvrier est justement en train de changer la fenêtre juste au-dessus du passage. Pourtant la vieille fenêtre qu'il va enlever semble propre comme une neuve. Il s'approche avec un pied de biche de cette vieille fenêtre. Mais juste avant de procéder, il s'aperçoit qu'il n'a pas enlevé les rideaux de dentelle qui pendent jusqu'à mi-hauteur. Alors, il l'enlève.*

*Pendant ce temps je me rappelle l'époque où j'ai habité là ; étrange époque. Je suis heureux que ça soit du passé, et pourtant j'en ai quelque nostalgie.*

*Et où est-ce que j'habite à présent ? Je me rends compte que je n'en sais rien. J'ai deux appartements, je crois..., je me sens la fois perdu et pas perdu.*

Pour mon nouveau livre, je venais de travailler sur cette peinture de Carlo Crivelli :





On y reconnaît le pont que je décris dans mon rêve, sauf que dans mon rêve, il est surmonté d'une maison. Ici, il est occupé par deux personnages et une cage à oiseaux posée sur le bord du parapet. Ils lisent un message reçu d'un pigeon voyageur. Ils le lisent sur un pont, car le message vient du souverain pontife. Ce dernier accorde à la petite cité d'Ascoli Piceno les libertés ecclésiales, ainsi qu'il est rappelé par l'inscription sise au seuil de la peinture, qui fait aussi fonction de seuil pour la maison de Marie. Car il s'agit d'une annonce, très précisément : « Annonce avec Saint Emidius ». Ce dernier est le saint patron de la ville, car il s'agit d'une commande des édiles, visant à commémorer à la fois

l'annonciation et l'annonce de cette liberté accordée. On le voit, Saint Emidius tient une maquette de la ville en accompagnant l'ange Gabriel dans sa mission auprès de Marie, comme s'il lui demandait une intercession auprès de la vierge. C'est là l'habileté de Crivelli à se sortir du traquenard de la double contrainte imposée par les commanditaires. La colombe du saint Esprit croise ainsi les pigeons du pape.

Dans mon rêve, l'ouvrier qui va démonter la fenêtre serait donc lui aussi un message et peut-être un double message puisqu'il est fait allusion à la fin, à un double appartement ? Ça me rappelle la petite chambre que j'ai habitée lorsque, à 20 ans, j'ai quitté mes parents. Mes finances d'alors ne me permettaient pas plus qu'un sale endroit dans un quartier crasseux. Mais c'était le prix de ma liberté, certes, pas ecclésiastique, mais en rapport à mon papa, faute de pape.

Mais une autre association se présente aussitôt. L'un de mes analysantes est représentante d'une marque qui vend des fenêtres et volets. Je la reçois depuis trois ans. Elle a souffert d'incontinence toute son enfance, et jusqu'au début de son âge adulte. Elle m'avait expliqué la source organique de ce symptôme dès le début de son analyse : elle avait été opérée dès la naissance du fait de sa Spina bifida. Une nouvelle opération à 20 ans lui avait fermé le méat urétral, ce qui l'obligeait à se sonder avec un tuyau de plastique chaque fois qu'elle voulait pisser.

Mon ouvrier opérant avec un pied de biche, pourrait bien, du coup, être le chirurgien. Il opère sur une ouverture de la maison située au-dessus des deux jambes d'un pont, autrement dit, quasiment à l'entre jambe. Le rideau de dentelle apparaît alors pour une pièce de lingerie. Il va changer une pièce transparente, la fenêtre qui, certes, est une représentation du métier de mon analysante, mais aussi une allusion au mystère du sexe féminin, si transparent aux yeux d'une enfant qu'il ne le voit pas, imaginant sans doute, comme le petit Hans, qu'un plombier est venu enlever quelque chose, alors qu'il n'y a rien à changer : la fenêtre me paraît neuve.

Il y bien là un double message. D'une part, une question sur le sexe féminin comme tel, d'autre part la question urinaire : dans les deux cas il s'agit de boucher un trou qu'il n'y a pas lieu de boucher.

En effet, lors d'une séance, lui revient le souvenir suivant : âgée de cinq ans, ses parents l'avaient amenée à l'Hôpital Necker pour des examens. Et là, soudainement, pendant 15 jours, et en l'absence de tout traitement « elle était sèche », selon l'expression qui fut la sienne. Je lui avais bondi dessus, manifestant ma surprise : si elle pouvait être sèche 15 jours c'est bien que l'organique pouvait parfaitement fonctionner, et que le problème était ailleurs. Je le lui ai donc fait remarquer, à sa grande surprise, car elle n'avait jamais fait la déduction que je lui proposais. Ni elle, ni son entourage, ni aucun médecin.

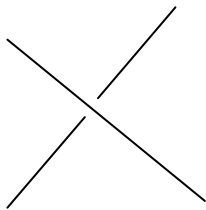
Or elle se montrait très incrédule. Très vite je m'en aussi rendu compte : c'était ma conviction que j'essayais de faire passer, et quand on cherche à convaincre, c'est qu'on résiste. Et si on résiste on tend à lever les résistances de l'autre.

J'ai constaté après coup, dans le cours de séances suivantes, que mon argument avait eu une portée ambiguë. D'un côté elle tentait de déplacer son problème vers l'incontinence anale ce qui lui arrive aussi, mais sous des formes minuscules et dans des moments bien précis. Un peu comme une retraite stratégique d'un combattant affaibli qui cherche à se renforcer sur des positions à l'arrière. D'un autre côté, elle me dit, à la fin d'une séance, sur le seuil, qu'elle est retournée récemment l'hôpital Necker, pour de nouveaux examens. Et cette

fois pour la première fois de sa vie, elle se sentait mal dans un hôpital. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas envie d'y rester. Et comme par hasard tous les examens se sont avérés négatifs : elle est en parfaite santé. Et, me dit-elle, pour la première fois de sa vie, elle a été soulagée d'apprendre la nouvelle.

Par conséquent, certes, j'ai résisté, provoquant une résistance en retour déplaçant la zone de conflit. Mais d'un autre côté la résistance a témoigné du désir de l'analyste. Certes, le désir de guérir, l'analyste ferait mieux de s'en débarrasser, mais l'inconscient n'est pas toujours d'accord avec ça. Néanmoins, c'est toujours le désir de l'analyste qui opère, et il opère en offrant, *via* la résistance, un point d'appui au désir de l'autre. Feriez-vous des confidences à quelqu'un qui montre son indifférence ? Non, c'est bien parce que l'analysant éprouve son désir au contact du désir de l'autre qu'il peut mettre à jour les arcanes de son désir. Il trouve appui en la résistance de l'analyste.

De la même manière, de façon à permettre au flot de la rivière de poursuivre son cours tout en offrant au cours des affaires humaines un passage, les piles du pont doivent être suffisamment résistantes. Ainsi, ça permet la circulation aussi bien du message pontifical, au-dessus, que de message divin, en dessous. En topologie, ça s'appelle tout bêtement un croisement. Le désir de l'un s'appuie sur le désir de l'autre, mais chacun circule sur sa voie propre.



Et, oui, j'ai habité là autrefois, dit mon rêve : là, au même endroit où mon analysante situe son problème, je n'ai pas été sans éprouver une castration, dans laquelle la crainte de se voir enlever son organe au pied de biche se mêle au désir de forcer l'organe de l'autre avec un instrument du même tonneau, afin de prouver qu'on n'a rien enlevé du tout : c'est comme neuf. Un tel forçage a sans doute été celui de la médecine auprès de mon analysante, mais qu'ai-je fait d'autre en croyant aller dans le sens inverse ? Voyez que ce n'est pas une question technique : les éléments inconscients mis en jeu sont d'une telle force, faisant appel à de tels secrets enfouis, que malgré l'analyse qu'on en a faite, on n'en reste pas moins le tributaire. Au moins avons-nous les moyens de l'analyser, toujours après coup comme il se doit.

Ce pont entre l'analysante et moi, dans lequel j'identifie la même problématique de castration, sert aussi de pont à cette œuvre picturale rendant hommage à l'autorisation pontificale aussi bien qu'à la fécondation divine. Il ne s'agit pas seulement de sauter poétiquement d'une métaphore à une autre, mais de reconnaître qu'il s'agit vraisemblablement de la structure universelle telle qu'elle s'actualise chez l'un et chez l'autre selon des modalités particulières. La mathématique, sous le registre de la topologie du croisement, en donne sans doute la version la plus dépouillée. L'annonciation, je l'entends volontiers comme une scène primitive. Le peintre nous fait le spectateur de notre propre fécondation sous le couvert d'une intervention divine, la seule suffisamment noble pour nous en faire accepter le côté trivial, qui inclut la reconnaissance de la castration. Cette dernière est lisible dans mon rêve sous la forme de cette modification d'orifice par changement d'organe, la fenêtre spécialement représentée par son cadre. Or, c'est sur le cadre que joue Carlo



Crivelli en identifiant le cadre du tableau avec l'ouverture de la maison de Marie. C'est sur ce cadre qu'il inscrit la liberté ecclésiastique, qu'on peut lire comme l'autorisation attendue de tout papa de se comporter en adulte, c'est-à-dire de féconder une mère. Cela, c'est toujours à la fois transgresser le cadre (sortir du cadre familial) et le respecter (l'interdit de l'inceste). Enfin, c'est sur le cadre que Crivelli dépose nonchalamment la forme phallique d'un concombre au côté d'une pomme. Moins évidente, la queue du paon qui pend depuis l'étage supérieur : sachant que l'oiseau repose sur le même seuil que le tableau lui-même, sa queue fait évidemment saillie sur la maison de Marie et dans notre monde en trois dimensions, au-delà donc, des deux dimensions du tableau. De la même façon, la parole fait saillie au-delà des deux dimensions de la mémoire, consciente et inconsciente, car la mémoire est toujours écriture de ce que nous avons vécu.

Dans mon rêve c'était le pied de biche qui jouait ce rôle. L'ouvrier, c'est-à-dire moi-même, opère à la fois ce qui lui est demandé, il change la fenêtre (ou la fait-naître, en termes de scène primitive), et en même temps il transgresse, car, qu'avait-il besoin d'un pied de biche pour une telle opération ? c'est plutôt un instrument de v(i)oleur ! Il décrit fort bien, finalement, mon désir de convaincre.

Où l'on voit se dessiner la structure, forcément commune qui fait pont entre nous, et entre nous et les gens de cet ancien appartement que nous avons tous habité au quattrociento. Le phallus (sur le seuil) et le Nom-du-Père (comme seuil : *libertas ecclesiastica*) se recourent pour établir le cadre de la représentation et engendrer du sujet.

Ce dernier forcément excède toute représentation, puisqu'il est du côté de ce qui engendre (fonction) aussi bien que de ce qui est engendré (objet). Il est donc là où l'habileté du peintre (fonction) joue avec les limites du tableau (objet), aussi bien vers nous, spectateurs, dans notre troisième dimension, que vers l'infini, là où il creuse dans la représentation la troisième dimension de la perspective vers le point de fuite. Or, de troisième dimension dans ce tableau, il est clair que réellement, il n'y a pas. Il n'y en a qu'imaginaires, mais du fait du trou du symbolique. Il faut bien se contenter d'accepter cette castration de la troisième dimension.

A l'inverse, en parlant, nous devons bien accepter de quitter les deux dimensions de l'écriture (la mémoire) pour nous contenter de la une dit-mention temporelle de la parole.

La fonction sujet,  $\$$ , liée à l'objet ( $\$ \diamond a$ ), dépend du Nom-du-Père (P) et de la castration ( $\Phi$ ). En tant qu'elle fonctionne, elle produit de la représentation, mais n'est pas représentée. Elle cherche donc à se faire représenter. Souvent un rêve ne cherche qu'à représenter une préoccupation qui n'a pas su trouver de représentation dans la journée de la veille. Et ça se branche toujours sur une représentation plus fondamentale qui renvoie à l'enfance, et finalement à l'origine, c'est-à-dire à la représentation de la fonction sujet à l'état naissant, et à l'état fonctionnant, c'est-à-dire produisant de la représentation, produisant du sujet. Cette représentation, la scène primitive, ne peut être que toujours originale, c'est-à-dire référée à l'origine : dès qu'elle apparaît, elle disparaît. En même temps elle s'avère comme telle, universelle. Si elle était un objet comme le *moi* on pourrait dire : voilà, il est là, maintenant on peut s'en saisir, comme d'une surface, comme d'un tableau. Mais en fait elle n'est pas là, parce que jamais à l'état d'objet. On ne peut l'apercevoir que fonctionnant, ou comme dans un rêve, comme dans le tableau, au niveau de ce qui excède le bord : concombre, queue de paon ou pied de biche.

Ainsi ma problématique au plus intime et au plus particulier rejoint celle de mon analysante et celle de Crivelli, et donc celle de tout le monde. C'est là où, à travers le sujet, on

retrouve l'objet en tant qu'irreprésentable. Cela mobilise le travail de la pulsion de mort pour tenter malgré tout de construire une représentation. De quoi ? Justement le sujet. Ce qui est lié de façon incontournable à la castration : on doit se retrouver dans le miroir garçon ou fille, et pourtant, le trou de la différence sexuelle est irreprésentable. Il l'est encore plus s'il est dénié et si la dénégation est déniée à son tour par la transparence : je vois bien qu'il n'y a rien à voir, puisque je vois au travers, mais ce n'est pas un manque, ce n'est pas un trou c'est une surface ! On va l'enlever ? Mais ce sera pour la remplacer aussitôt par une autre, tout aussi neuve.

Rédaction du jeudi 2 avril 2009